

Blaise Cendrars (1887-1961)

J'ai hésité à vous rappeler *Les Pâques à New York*, ce serait de saison ; vous en trouverez aisément le texte, sur la Toile... Idem pour la *Prose du Transsibérien* et l'illustration par Sonia Delaunay.

Dans la série *Un siècle d'écrivains* :

[une évocation, datée de 1999](#), par Claude-Pierre Chavanon, scénario de Myriam Cendrars.
La fille de Blaise a écrit trois livres sur son père, tous très recommandables.

Je préfère vous choisir quelques *Documentaires*, au cas où vous n'auriez pas ça sous la main, et pour vous rafraîchir la mémoire ou vous inviter à découvrir (c'est selon)...

Section : West

II. TRAVAIL

Des malfaiteurs viennent de faire sauter le pont de l'estacade
Les wagons ont pris feu au fond de la vallée
Des blessés nagent dans l'eau bouillante que lâche la locomotive éventrée
Des torches vivantes courent parmi les décombres et les jets de vapeur
D'autres wagons sont restés suspendus à 60 mètres de hauteur
Des hommes armés de torches électriques et à l'acétylène descendent le sentier de la vallée
Et les secours s'organisent avec une silencieuse rapidité
Sous le couvert des joncs des roseaux des saules les oiseaux aquatiques font un joli remue-ménage
L'aube tarde à venir
Que déjà une équipe de cent charpentiers appelés par télégraphe et venus par train spécial
s'occupent à reconstruire le pont
Pan pan-pan
Passe-moi les clous

Section : Far-West

III. L'OISEAU-MOQUEUR

La chaleur est accablante
Balcon ombragé de jasmin de Virginie et de chèvrefeuille pourpré
Dans le grand silence de la campagne sommeillante
On discerne
Le glou-glou des petits torrents
Le mugissement lointain des grands troupeaux de bœufs dans les pâturages
Le chant du rossignol
Le sifflement cristallin des crapauds géants
Le hululement des rapaces nocturnes
Et le cri de l'oiseau-moqueur dans les cactus

IV. VILLE-CHAMPIGNON

Vers la fin de l'année 1911 un groupe de financiers yankees décide la fondation d'une ville en plein Far-West au pied des Montagnes Rocheuses

Un mois ne s'est pas écoulé que la nouvelle cité encore sans aucune maison est déjà reliée par trois lignes au réseau ferré de l'Union
Les travailleurs accourent de toutes parts
Dès le deuxième mois trois églises sont édifiées et cinq théâtres en pleine exploitation
Autour d'une place où subsistent quelques beaux arbres une forêt de poutres métalliques bruit nuit et jour de la cadence des marteaux
Treuil
Halètement des machines
Les carcasses d'acier des maisons de trente étages commencent à s'aligner
Des parois de briques souvent de simples plaques d'aluminium bouchent les interstices de la charpente de fer
On coule en quelques heures des édifices en béton armé selon le procédé Edison
Par une sorte de superstition on ne sait comment baptiser la ville et un concours est ouvert avec une tombola et des prix par le plus grand journal de la ville qui cherche également un nom

VI. SQUAW-WIGWAM

Quand on a franchi la porte vermoulue faite de planches arrachées à des caisses d'emballage et à laquelle des morceaux de cuir servent de gonds
On se trouve dans une salle basse
Enfumée
Odeur de poisson pourri
Relents de graisse rance avec affectation

Panoplies barbares
Couronnes de plumes d'aigle colliers de dents de puma ou de griffes d'ours
Arcs flèches tomahawks
Mocassins
Bracelets de graines et de verroteries
On voit encore
Des couteaux à scalper une ou deux carabines d'ancien modèle un pistolet à pierre des bois d'élan et de renne et toute une collection de petits sacs brodés pour mettre le tabac
Plus trois calumets très anciens formés d'une pierre tendre emmanchée d'un roseau

Éternellement penchée sur le foyer
La centenaire propriétaire de cet établissement se conserve comme un jambon et s'enfume et se couenne et se boucane comme sa pipe centenaire et le noir de sa bouche et le trou noir de son œil

in *Poésies complètes 1912-1924*, (préface de Paul Morand) *Poésie*/Gallimard, 1994.

Quelques remarques personnelles.

J'ai toujours trouvé que cette façon de faire de la poésie était très efficace, et pour tout dire, bien moins ennuyeuse, évidemment, que la littérature touristique des guides mis à la disposition des gogos quand ils se baladent en prétendant connaître ainsi les mœurs de leurs congénères sur la surface de la planète (le tourisme est une pollution, un sport d'abrutis, nous sommes d'accord ; nous ne sommes plus à l'époque de Stendhal) ; chaque poème se consacre à l'essentiel d'un sujet (il est descriptif certes, mais pas *phraseur*, et ignore la *pose*), sujet extrait de la vaste réalité du vaste monde, et ce poème devient un microcosme qui dit tout sur tout le reste, et comment devenir intelligent en apprenant à regarder vivre l'humain ; il donne la méthode – focalisation (on entre chez l'indienne : c'est ça le sujet, le lieu qui détermine l'être), concentration (relents & odeurs fixent

l'ambiance : on est dans une sorte d'alambic qui distille l'esprit de la chose), puis description proprement dite (Cendrars procède par accumulation, assemblage ordonné : l'objectif fait un panoramique, toute une vie est là, toute une civilisation même : c'est de l'ethnologie à l'instantané, relevant de la photographie, genre Walker Evans), et péroraison : l'humain, sa substance, sa pertinence au regard des siècles, son inaltérable matière, avec cet œil unique de la vision du fond des choses qui renvoie à celui qui observe et doit s'interroger sur sa propre énigme... (Tenter un rapprochement avec le *Testimony* de Reznikoff ??? Non... ils ne parlent pas de la même chose... Reznikoff a des comptes à régler avec l'horreur, avec l'ignoble, avec l'intolérable... Cendrars, lui, est simplement un voyageur aiguisé qui note le *caractéristique*...)

Deuzio. Je n'ai pas rouvert le *Mobile* de Michel Butor depuis longtemps ; je me demande si la comparaison avec la méthode de Cendrars aurait un sens... Ceci pour dire que chacun d'entre vous, s'il lui plaît, peut s'y essayer... Les États-Unis de Cendrars sortent de leur préhistoire et entrent dans le siècle du Progrès ; ceux de Butor, si je me souviens bien, sont installés dans leur être de *puissance*, de territoire où s'expérimente la totale modernité... Que dirait un poète qui voudrait se situer dans la continuité de ces observateurs avisés, et qui serait amené à fixer sous le microscope tous les éléments de la pourriture, du virus des illusions qui s'effondrent : saccage de l'environnement ; absurdité des systèmes régissant la vie en commun, soumis à la règle du profit ; immonde idiotie des maîtres du pouvoir (stupidité inscrite dans la Constitution ⁱ)...?

Je rajoute un appendice pour inviter chacun à visiter un copain de Cendrars, un Belge qui avait un appartement dans l'île Saint-Louis (je crois), dont le plancher craquait sous le tas de bouquins accumulés sur les étagères : Albert t'Serstevens. Près de 50 ans d'amitié avec Blaise : « Je mesure avec clairvoyance tout ce qui nous sépare, et je le mets bien au-dessus de moi. Je ne suis même pas son disciple. Nos conceptions de la littérature n'avaient rien de semblable, et il n'y a sans doute jamais eu dans l'histoire des Lettres une telle amitié entre deux écrivains aussi différents [...]. Sa dominante était la profusion spontanée de la pensée et de ses détours ; la mienne, la clarté et l'économie des mots ; il croyait en lui-même, et il n'avait pas tort, alors que je me tiens prudemment dans le doute en toutes choses, surtout à mon propre sujet ; il était sûr de son avenir posthume, cette gloire d'outre-tombe dont je ne fais aucun cas en ce qui me concerne, sur laquelle je ne compte guère, et dont, après tout, je me fiche éperdument car je n'en jouirai pas. » (in *L'Homme que fut Blaise Cendrars*, 1972, réédité chez Arléa en 2004). Cet homme au nom si singulier (patronyme – belge – déplaçant la majuscule en seconde position) avait pour épouse une descendante de Gustave Doré, elle illustrait ses livres ; t'Serstevens a parcouru le monde et en a fait une flopée d'ouvrages qui se lisent comme on discuterait avec un ami ; si je devais n'en recommander qu'un seul, ce serait : *La fête à Amalfi*, Albin Michel, 1933, réédité il y a quelques années. C'est un condensé de bonheur. Pas le livre d'un touriste, mais d'un amoureux du monde.



Blaise et Albert, trois bras et demi ! Dans les années 30...

ⁱ Ce n'est pas moi qui le dit, mais H.L. Mencken, 1880-1956, qu'on appela en son temps le « Nietzsche américain » : il s'y connaissait en singes, ayant défendu un instituteur qui avait osé enseigner l'évolution ; et

il s'y connaissait aussi en langues, ayant passé sa vie à ausculter la vie de l'idiome d'Amérique, bien plus haut en couleurs que sa matrice britannique ; et il portait une détestation franche au demi-dieu Franklin Delano Roosevelt, aussi démagogue que les autres, par fonction, par volonté divine quasiment.

PROPHECY...

"AS DEMOCRACY IS PERFECTED, THE OFFICE OF THE PRESIDENT REPRESENTS, MORE AND MORE CLOSELY, THE INNER SOUL OF THE PEOPLE. ON SOME GREAT AND GLORIOUS DAY, THE PLAIN FOLKS OF THE LAND WILL REACH THEIR HEART'S DESIRE AT LAST, AND THE WHITE HOUSE WILL BE OCCUPIED BY A DOWNRIGHT FOOL AND COMPLETE NARCISSISTIC MORON."

-H.L. MENCKEN
THE BALTIMORE EVENING SUN
JULY 26, 1920

